

Essai sur Théodore d'Octodure

PREMIERE PARTIE

D'où vint saint Théodore ?

I

Le Concile d'Aquilée (381)

L'existence du premier évêque du Valais et de Suisse, Théodore d'Octodure, est attestée par les *Actes d'Aquilée*¹ relatant les délibérations et décisions du concile interprovincial qui groupa en 381, dans la ville d'Aquilée, sous la direction effective de saint Ambroise de Milan, trente-quatre évêques de différentes régions de l'Empire d'Occident. Il en vint treize de la Haute-Italie, trois des Gaules (Lyon, Orange, Marseille) avec le titre de délégués, trois de petites provinces ou demi-provinces de la région alpestre (Martigny, Grenoble, Nice), trois d'Illyrie, deux d'Afrique, et dix dont les sièges ne sont pas indiqués et dont nous ne savons rien.

¹ Dans Migne, P. L., t. XVI, *Sancti Ambrosii opera omnia*, Paris, 1880, pp. 955 sq.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on peut dire que la critique historique, aussi bien protestante que catholique, admet l'authenticité de ces textes volumineux qui ont pour auteur saint Ambroise de Milan et sont compris dans ses œuvres complètes. Des détails de la procédure suivie pour la déposition, à ce concile, de deux évêques ariens, se trouvent également confirmés par un autre écrit du IV^e siècle, la *Dissertatio Maximini contra Ambrosium*, texte édité en 1899 par le D^r Kauffmann de l'Université de Strasbourg². Il s'agit d'une défense rédigée peu après sa déposition par l'un des condamnés d'Aquilée, l'évêque Pallade, que l'on doit accepter avec prudence car elle a un ton de vive polémique, mais nous fournit des renseignements curieux et précieux sur divers incidents survenus lors des interrogatoires des inculpés, et qui sont certainement exacts.

Le concile d'Aquilée est important et demanderait à lui seul une étude. On ne s'y borna pas à des dépositions de prélats, lesquelles furent rapidement menées, les inculpés ayant d'ailleurs été mis au bénéfice de tous leurs moyens de défense, sans entraves ni pression. Aussi bien ici que dans d'autres cas qui nous sont connus, Ambroise insiste pour que les délinquants de l'orthodoxie nicéenne ne soient pas condamnés sans avoir pu fournir tous leurs moyens de preuve, ce qui est du pur droit romain. On ne brûlait pas les hérétiques, dans ce collège d'évêques de l'obédience de saint Ambroise, parmi lesquels figure notre Théodore, et l'on doit reconnaître l'équité des jugements qu'ils ont prononcés, aussi bien au concile d'Aquilée lorsqu'il s'agit d'éloigner de l'épiscopat des évêques dont la christologie est manifestement arienne, qu'au synode milanais de 390, où, en particulier, ils durent intervenir contre un moine qui professait des opinions hétérodoxes. Pallade, qui occupait le siège de *Ratiaria*, localité située sur le Danube, dans la Dacie ripuaire, et Secondien, évêque de *Singidunum*, vers Belgrade actuelle dont *Singidunum* est le nom antique, durent simplement quitter leurs sièges et passèrent chez les Goths, sur l'autre rive du Danube, où ils continuèrent leur propagande. Le concile frappa également un prêtre brouillon du Norique, du nom d'Attale, et demanda aux empereurs d'empêcher l'activité épiscopale d'un autre prélat qui avait refusé de comparaître devant le concile, Julien Valens³. Ce dernier surtout donnait du souci à Ambroise. Il serait trop long d'étudier ici tous ces démêlés captivants. Soulignons qu'il y a aussi un problème politique derrière ces quatre condamnations. Et ce problème est à l'honneur des Pères d'Aquilée.

On avait vu ce Juliens Valens, en 379, à la tête d'une bande

² Kauffmann, *Aus der Schule des Wulfila*, Strasbourg, 1899.

³ Cf. la synodale *Benedictus* ou *Epist.* X du concile d'Aquilée, dans Migne, I. c.

de Goths, ariens comme lui, s'emparer d'une ville romaine, *Poetovio* (l'actuelle Pettau), en chasser l'évêque légitime, Marc, et s'y installer à sa place. Dans le désarroi du temps et l'impuissance d'une stricte hiérarchie ecclésiastique, ces usurpations de sièges n'étaient pas rares. La collusion des condamnés d'Aquilée avec les ennemis de l'Empire est indéniable. C'est en tant qu'hétérodoxes, et aussi en tant qu'ennemis du nom romain, qu'ils sont frappés. C'est en tant que doctrinaires de ce que l'on a appelé *l'arianisme des Germains*, qu'Ambroise et les Pères d'Aquilée demandent aux empereurs de mettre un frein à leurs agissements⁴. Requête qui dut plaire à Gratien. Ce jeune empereur que dirigeait alors Ambroise n'avait pas oublié la terrible invasion de 378 et le désastre d'Andrinople où avait péri son oncle Valens, empereur d'Orient. L'ennemi numéro un d'Ambroise, il ne faudrait pas l'oublier, ce n'est pas tant le paganisme — et singulièrement le paganisme lettré de l'époque qui avait encore tant de prestige et dont il était sorti, comme saint Jérôme, non sans quelque déchirement —, que l'arianisme. Il y voyait un danger pour l'Empire. En fait, les invasions du siècle suivant seront des invasions d'ariens. Pour Ambroise, Romain de naissance, de cœur et d'éducation, et les évêques de sa communauté, comme Théodore d'Octodure et la plupart des Pères d'Aquilée, dociles satellites de l'illustre évêque de Milan, la grandeur de l'Empire avait un sens. Le concile d'Aquilée ne dira-t-il pas, dans une lettre synodale aux empereurs⁵, que les deux pouvoirs, religieux et civil, doivent être solidaires devant l'hérésie comme ils le sont devant les barbares.

Bien d'autres questions furent soulevées à ce concile. On y délibéra des plus graves affaires ecclésiastiques ; on y posa les principes de la théorie ambrosienne des relations de l'Eglise et de l'Etat⁶. On y demanda aux empereurs, plus spécialement à Gratien, sous la juridiction duquel se trouvait Rome, de protéger le pape Damase, dont la situation était précaire par suite des agissements d'un antipape, le diacre Ursinus, soutenu, semble-t-il, par la cour arienne de Sirmium⁷. On s'y engagea aussi, inconsiderément, dans les graves dissidences qui affligeaient alors les Eglises d'Orient, divisées par des querelles de personnes et des factions innombrables.

Nous reviendrons plus loin sur cette affaire, qui témoigne, de la part des Pères d'Aquilée, un manque total d'information, une

⁴ *Ibidem*. Cf. aussi van Campenhausen, *Ambrosius von Mailand als Kirchenpolitiker*, Berlin u. Leipzig, 1929, p. 85.

⁵ Dans la synodale *Benedictus*, Migne, I. c.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Cf. la synodale *Provisum* ou *Epist. XI* du concile d'Aquilée, dans Migne, I. c.

ignorance totale de ce qui se passait ou s'était passé dans le monde ecclésiastique oriental. Aucun des Pères d'Aquilée n'avait la moindre idée de la situation intérieure des grandes communautés chrétiennes d'Antioche ou de Constantinople, au point que nous voyons Ambroise et son collège d'évêques prendre position en faveur d'un aventurier ecclésiastique, Maxime, qui se présenta au dernier moment aux Pères du concile, contre Grégoire de Nazianze, et pour Paulin d'Antioche contre l'authentique titulaire du siège de cette illustre Eglise, Flavien.

Errare humanum est. Ambroise, d'ailleurs, ne persévéra pas dans l'erreur, et, au concile romain de 382, réuni à la demande de l'évêque de Milan et des évêques de sa communion⁸, il reconsidérera la situation. De ce considérable pas de clerc, nous pouvons sérieusement inférer que Théodore d'Octodure n'avait aucune attache orientale, n'était pas d'origine orientale, et ignorait tout de ce qui se passait dans le monde religieux oriental, lors des délibérations d'Aquilée. Comme tous les autres Pères présents.

II

L'évêché d'Octodure et la « communauté ambrosienne »

Pour faire œuvre historique, il ne faut pas séparer Théodore de son temps. Cela suppose nécessairement des connaissances variées sur l'état politique, religieux, social, économique et même littéraire de ce troisième quart du IV^e siècle, qui est une époque passionnante dans l'histoire de l'humanité. On y est à la veille de l'effondrement du plus grand empire européen qui fut jamais, et l'on assistera, vers la fin du siècle, à partir de 394 et l'échec de la révolte d'Arbogast, — cette dernière tentative de restaurer « l'hellénisme », soit la religion païenne évoluée de cette fin du siècle, — au triomphe définitif du christianisme. Avant cette date, ou mieux avant les édits de 392, qui furent la cause du soulèvement du monde païen, la liberté de tous les cultes — et Dieu sait s'ils étaient nombreux — était garantie par

⁸ Cf. l'écrit *Sanctum* ou *Epist. XIII*, dans Migne, I. c.

les constitutions de Valentinien I (empereur de 364 à 375), théoriquement du moins, dans l'Empire⁹.

Nous ne pouvons entrer dans beaucoup de détails, car la place nous est limitée. Avant d'aller plus loin, il convient de préciser un point capital de notre sujet. A quelle date a été créé l'évêché d'Octodure ? Nous ne voulons pas passer en revue les opinions émises, qui sont nombreuses. Elles sont erronées. Les relations de l'Eglise d'Octodure avec l'Eglise de Milan n'ont d'ailleurs jamais fait l'objet de publications d'une certaine importance, la question des Martyrs Thébains ayant attiré toute l'attention des historiens qui se sont occupés des origines chrétiennes du Valais. Le concile d'Aquilée nous fournit la solution du difficile problème qui consiste à établir sur des bases historiques sûres la date de création du premier évêché de Suisse. Cela a son importance.

Jusqu'à maintenant, on a toujours considéré que Théodore devait être un vieil évêque en charge, lors du concile d'Aquilée, car il signe au dixième rang au bas des Actes. Les signatures sont dans l'ordre chronologique des consécérations. Celle de Théodore étant suivie de quatorze signatures d'évêques consacrés après lui, on en a conclu que notre premier pasteur avait de nombreuses années d'épiscopat en 381. Effectivement, les signatures des vingt-quatre évêques, dont les sièges sont connus, se suivent bien dans l'ordre des ordinations épiscopales dans les textes qui nous sont conservés¹⁰.

Or, en dépouillant les travaux les plus récents sur les origines chrétiennes des différentes provinces qui ont envoyé des Pères à Aquilée, je suis arrivé à cette constatation qu'il n'y avait là que des évêques depuis peu en charge. Celui qui signe le premier, Valérien d'Aquilée, n'a pas été consacré avant 369, peut-être même une année ou deux plus tard, d'après Mgr Lanzoni¹¹. On sait que Limenius de Verceil, qui signe au quatrième rang, a été élu évêque au printemps de 374 ; qu'Anemius de Sirmium, qui signe au cinquième rang, a été imposé par Ambroise lui-même, en 376, aux fidèles de cette capitale de la Pannonie, en dépit de l'opposition de la cour arienne de Valentinien II qui résidait à Sirmium. Nous ne pouvons poursuivre cette démonstration ici, qui demanderait un nombre considérable de pages. Nous y reviendrons en temps et lieu. La signature de Théodore

⁹ Sur les dernières luttes entre le christianisme et le paganisme, voir en particulier Gaston Boissier, *La Fin du Paganisme*, Paris.

¹⁰ En réalité, il y a quelques légères fluctuations. Pour Bassianus de Lodi, qui signe au quatorzième rang, il y a peut-être une erreur de copiste. Ces erreurs ne portent que sur une année ou deux et sont sans importance.

¹¹ Francesco Lanzoni, *Le diocesi d'Italia dalle origine al principio del secolo VII*, Faenza, 1927, pp. 886-887.

est précédée et suivie de celles de Constantinus d'Orange et de Dominus de Grenoble, qui occupent respectivement le neuvième et le onzième rang. Leurs noms ne figurent pas au concile de Valence de 374, dont on a les signatures. La création de ces sièges est postérieure à ce concile et l'on sait avec certitude que celui de Grenoble n'a pas pu être créé avant la fin de l'année 379. L'ancien *vicus* de Cularo fut alors fortifié par l'empereur Gratien, en même temps qu'il procédait à des remaniements administratifs dans les Gaules. La cité agrandie prit le nom de son bienfaiteur : *Gratianopolis*. On sait aussi qu'en août 379, revenu d'Orient où l'avait appelé l'invasion des Goths, Gratien était à Milan et eut des entretiens avec Ambroise, son conseiller écouté pour toutes les affaires, non seulement ecclésiastiques, mais administratives.

C'est la date de 379, plus probablement de 380, qui doit être retenue pour la constitution de l'évêché d'Octodure, et l'absence d'un texte positif ne détruit pas la valeur de notre argumentation. Aquilée fut un synode de jeunes évêques et non pas d'une sorte de gerontocratie ecclésiastique. J'entends d'évêques revêtus depuis peu d'années de leur haute dignité. C'est la nouvelle et, pour quelques-uns du moins, brillante génération de prélats qui apparaît pendant l'épiscopat d'Ambroise. Seuls, Valérien d'Aquilée et Limenius de Verceil ont été consacrés avant lui, c'est-à-dire avant le 7 décembre 374. Il ne fait l'ombre d'aucun doute que ce florilège de nouveaux pasteurs ne soit l'heureux résultat de l'action personnelle de l'illustre évêque de Milan, pour défendre la foi de Nicée toujours menacée par l'arianisme, et comme le fruit naturel de la primatie exercée alors par Ambroise sur une bonne portion de l'Occident. Le rôle immense joué par Ambroise et la prédominance de l'Eglise de Milan, bien au-delà des provinces de la Haute-Italie, demanderaient trop de place pour être étudiés ici ¹².

Le nom de Théodore revient quatre fois dans les œuvres complètes de saint Ambroise. Trois fois dans les *Actes d'Aquilée*, une fois au bas de la lettre du concile milanais de 390, écrite au pape Sirice ¹³ et due également à Ambroise. Sans l'évêque de

¹² Sur la prédominance de l'Eglise de Milan au temps de saint Ambroise, voir les nombreuses *Vies* de cet évêque par Baunard ; van Campenhausen ; Foerster, *Ambrosius, Bischof von Mailand*, Halle, 1884 ; P. de Labriolle, *Saint Ambroise*, Paris, 1908 ; Jean-Rémy Palanque, *Saint Ambroise et l'Empire romain*, Paris, 1933 ; Fedele Savio, *Gli antichî vescovi d'Italia, I. Piemonte*, Torino, 1913 ; Duchesne, *Fastes épiscopaux de la Gaule* et surtout *Origines du culte chrétien* ; C. Cipolla, *Della Giurisdizione metropolitana della sede milanese nella Regione X Venetia et Histria*, dans *Ambrosiana*, 1897 ; etc.

¹³ C'est la synodale *Recognovimus* ou *Epist. XLII* de saint Ambroise recueillie dans Migne. Elle porte la suscription suivante : *Domino dilectissimo fratri Syrico papæ, Ambrosius, Bassianus et cœteri*. Théodore a contresigné au septième rang sur les neuf noms d'évêques qui nous restent.



Statue de S. Théodore ou Théodule

XVI^e siècle
Musée de Valère

Le saint, patron des vignobles, tient une grappe sur son livre ; on remarquera dans sa main gauche un reste de l'épée, symbole du pouvoir temporel des évêques de Sion, et, au pied de la statue, la cloche légendaire avec la tête du diable.

Milan, nous ne connaîtrions pas l'existence de Théodore d'Octodure, au IV^e siècle, la *Passio Acaunensium Martyrum* d'Eucher, mise à part, dont la valeur historique fait l'objet de controverses. Ici, par contre, nul doute sur l'authenticité du personnage. Théodore est aux origines chrétiennes du Valais et c'est faire œuvre bonne et utile que de dégager de la pénombre sa figure hiératique.

Qu'il fut de l'obédience d'Ambroise, cela ressort de faits historiques. L'évêque de Milan fait convoquer — plus exactement la convocation se fit d'entente entre Gratien et Ambroise — un concile à Aquilée. « C'était avant tout, écrit Mgr Duchesne, le concile du diocèse d'Italie, c'est-à-dire de la Haute-Italie, dont le chef était l'évêque de Milan. En 390, les évêques des Gaules, divisés à propos de l'ordination de l'évêque de Trèves, Félix, allèrent porter leur querelle devant le même concile, tenu cette fois à Milan, toujours sous la présidence d'Ambroise. »¹⁴ Dans les deux cas, nous trouvons Théodore parmi les évêques réunis en synode.

D'autre part, le système des métropolitains, au sens où on l'entend généralement, n'existait pas encore alors en Occident. Il n'y a pas de primat des Gaules au IV^e siècle. Les évêques de Vienne ou d'Arles n'exercent aucune prééminence, même dans la Viennoise, à cette époque. Leur situation ne grandira qu'au siècle suivant. Lyon était décapitée depuis la réorganisation de l'Empire par Dioclétien. La célèbre capitale du Confluent, célèbre aussi par les pompes du paganisme, au point de jonction du Rhône et de la Saône, vénérable par ses origines chrétiennes remontant au milieu du II^e siècle, ne joue plus de rôle important. En 381, l'évêque Juste de Lyon participe au concile d'Aquilée¹⁵. A la fin du concile, il mettra le cap sur Alexandrie pour aller finir ses jours dans la Thébaïde.

L'institution des métropolitains en Occident ne commence à prendre corps qu'au siècle suivant, avec le pape Zozime, vers 420, et il faudra surtout attendre 450 et saint Léon le Grand, pour voir la hiérarchie s'organiser définitivement. Nous savons, d'ailleurs, par un texte du IV^e siècle¹⁶, que les évêques du synode milanais de 390 étaient dits de la *communio d'Ambroise* : c'était

¹⁴ Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. I, 2^e éd., Paris, 1907, p. 92.

¹⁵ Il signe au vingt-deuxième rang les Actes d'Aquilée.

¹⁶ *Epist. LI Theodosio* de saint Ambroise, dans Migne, à propos du massacre de Thessalonique. Il y est dit que le crime impérial n'a trouvé personne pour l'absoudre parmi les évêques de la communion d'Ambroise réunis à ce synode milanais de 390. Personne non plus qui n'ait été bouleversé par ce massacre sans précédent... *Non erat facti tui absolutio IN AMBROSII COMMUNIONE... nemo non ingemuit...*

ce que l'on pourrait appeler la communauté ambrosienne. Les évêques d'une vaste région de l'Empire trouvaient en Milan une sorte de *Vorort*, si l'on ose risquer ce mot¹⁷, et si Ambroise fait figure de métropolitain supérieur de toute une vaste circonscription ecclésiastique, ce n'est pas en vertu d'une hiérarchie canoniquement organisée, mais simplement par le patronage moral qu'exerçait alors sur l'épiscopat des provinces environnantes cet illustre Père de l'Eglise. Théodore d'Octodure, qui participe à ce synode milanais de 390, est donc un évêque de la *communior d'Ambroise*, c'est-à-dire de son obédience ou de son école.

III

Théodore d'Octodure et les affaires orientales

C'est en fonction de l'Eglise de Milan que l'on doit considérer le siège d'Octodure. Il n'y a pas d'autre explication de nos origines chrétiennes. Le maître spirituel de Théodore est Ambroise.

Théodore d'Octodure, qui était-il ? D'où venait-il ? Une réponse précise à ces questions ne manquerait pas d'intérêt. Il est difficile d'établir une biographie, même sommaire, pour un grand nombre d'évêques du IV^e siècle. Leurs noms apparaissent une fois, deux fois dans les textes mutilés qui nous restent des anciens conciles, puis rentrent dans la nuit. Ce genre de document nous fournit les seules sources pour l'histoire ancienne de l'épiscopat. Essayons cependant de nous en faire une idée.

D'abord, l'épithète de saint que l'on donne à tous les évêques de cette époque n'a pas la même signification qu'aujourd'hui. C'était un simple titre honorifique ou de respect, dont l'usage se rencontre, d'ailleurs, chez les païens aussi bien que chez les chrétiens. La procédure de canonisation n'existait ni au IV^e siècle, ni dans les cinq ou six siècles suivants. Quand, dans les suscriptions précédant les décisions des conciles, on qualifie ces décisions de *Canones sanctorum Patrum*¹⁸, par exemple, il n'est nullement question de prétendre que tous ces Pères aient été canonisés. C'est une marque de grande déférence et rien de plus. Toutefois,

¹⁷ van Campenhausen, o. c.

¹⁸ Cf. Hefele et Leclercq, *Histoire des Conciles*, t. I, p. 733.

beaucoup de ces Pères, dont ceux d'Aquilée, furent dans la suite honorés sur les autels.

De même, faire de Théodore un prélat crossé et mitré comme l'iconographie le représente, c'est un anachronisme, dont l'art s'accommode d'ailleurs fort bien. Il suffit de voir avec quelle unanimité les peintres de la Renaissance représentent saint Jérôme refusant le chapeau cardinalice, c'est-à-dire les plus grands honneurs ecclésiastiques du temps. Ni la crosse, ni la mitre, ni à plus forte raison le chapeau rouge n'existaient au IV^e siècle. Il n'y avait pas alors de costume particulier pour les ecclésiastiques¹⁹.

Non moins erronée l'opinion qui représenterait tous ces prélats se déplaçant vers la lointaine Aquilée — six cents kilomètres — sous les traits d'opulents prébendiers voyageant en grand arroi, comme un cardinal du temps de Jules II. Le rescrit impérial convoquant les Pères à Aquilée excuse d'avance ceux que le grand âge, ou « une honorable pauvreté » empêcherait de répondre à l'invitation. Théodore ne s'est pas trouvé dans ce cas, mais il est certain, comme tous ces Pères, qu'il n'a pas fait figure de prélat fastueux. En accédant à l'épiscopat, Ambroise avait donné l'exemple, à tous les évêques de sa communion, du détachement des biens de ce monde. Il se débarrassa de son riche patrimoine, en donna l'argent aux pauvres et n'en garda que juste pour sa subsistance et celle de sa sœur Marcelline avec laquelle il vivait.

Ces digressions ne nous apprennent rien sur Théodore, si elles le situent dans son siècle. Ce nom a paru exotique et l'on en a conclu — à titre d'hypothèse, naturellement — que le porteur d'un tel nom avait débarqué d'Orient²⁰. Au surplus chargé de reliques, qui seraient celles de Maurice et des Saints d'Apamée, ce qui serait le point de départ du culte de nos Thébains. En réalité, le vocable de Théodore est fréquent à l'époque dans les régions qui nous entourent, et l'on peut admettre qu'il devait l'être aussi dans la région pennine. Ce fut tout aussi bien un nom laïc, peut-être même païen, ou porté par des personnes qui l'étaient encore. En 396, nous voyons un Theodorus préfet du prétoire des Gaules. Il était fils de Flavius Mallius Theodorus, autre grand magistrat et écrivain latin.

Les encyclopédies donnent les noms de divers Théodore qui ont rempli des fonctions épiscopales en Orient vers cette époque, et nous ne voulons pas les passer en revue. Plus près de nous, dans l'Eglise latine, nous trouvons un Théodore d'Aquilée au concile d'Arles de 314. Un autre Théodore apparaît sur le siège épiscopal d'une province de Maurétanie en 393. Un évêque Théo-

¹⁹ Duchesne, *Origines du culte chrétien*, p. 417.

²⁰ Denis van Berchem, *Le martyre de la Légion Thébaine, Essai sur la formation d'une légende*, Bâle, 1956. Auparavant, Rettberg.

dore occupe le siège de Florence de 391 à 398. Ils ne peuvent avoir été confondus avec le nôtre. A des siècles différents, mais avant le VII^e siècle, on trouve un évêque de ce nom à Fréjus, à Châlons sur Marne, à Marseille, à Tours, à Sens. Sans compter les évêques dont les noms ont quelque ressemblance, comme les Theodosius d'Arles, d'Auxerre, de Rodez, de Vaison, Theodolfus d'Orléans ou Theodoricus de Besançon.

Non moins nombreux dans la Haute-Italie. Un Théodore occupe le siège de Vérone avant le V^e siècle : c'est le dix-neuvième évêque de cet antique siège. En 328, on note un Théodore sur le siège de Vicence. Un peu plus tard, on a un évêque de ce nom à Padoue. Deux à Belluno avant le VII^e siècle. Un autre est le treizième évêque de Bologne. Au IV^e siècle, un Théodore est à la tête de la communauté chrétienne de Lucques. Padena, dans l'Istrie, confie son siège à un Théodore en 550. Milan, au temps du roi Odoacre, vers 480, a un évêque Théodore. On trouve des évêques de ce nom en Sicile au VI^e siècle. Les sièges de Verceil et de Coire sont occupés chacun par un Théodore au VII^e siècle ²¹.

Le nom seul est grec et signifie *Don de Dieu*. *Cognomen* comme on le voit, fréquent dans le monde occidental, et il n'y a vraiment aucune raison de vouloir l'importer de Néo-Césarée, d'Antioche de Pisidie ou d'Apamée, alors qu'il foisonnait, on peut presque le dire, dans l'Eglise latine du temps. Autre question. Il faut se rappeler les innombrables sectes orientales, ayant à leur tête un évêque d'où la secte tirait son nom, pour se rendre compte qu'il y avait peu de chance d'avoir un prélat orthodoxe provenant, à cette époque, de l'Eglise ou des Eglises d'Orient. A part les colonnes, les Grands Pères de l'Eglise grecque de cette fin du siècle, dont les noms sont connus, tout le reste est composé de chefs de sectes très peu orthodoxes. Nous reviendrons sur ce sujet. Tout le commun des évêques orientaux est en majorité arien ou divisé en sectes nombreuses.

Il serait vraiment surprenant qu'Ambroise, qui s'était donné pour tâche de débarrasser la Haute-Italie et même les régions danubiennes, des profonds sédiments de l'arianisme, ait fait appel à un obscur évêque d'Orient, *a priori* suspect d'arianisme, pour occuper le siège pennin. Ou ait toléré — car, encore une fois, c'est sous son épiscopat et non avant que s'est constitué le siège d'Octodure — ait toléré un oriental pour ce siège qui n'était pas sans importance, situé comme il l'était sur la route qui offrait la meilleure communication entre les deux capitales de l'Empire d'Occident, Milan et Trèves ! Sans doute, il y a eu des évêques grecs en Occident. Il y eut influence des saints de Phrygie, en particulier, à Lyon, au temps de saint Irénée. Mais c'était deux

²¹ Pour tout ceci voir, *passim*, Duchesne, *Fastes épiscopaux*. Fedele Savio et Lanzoni, o. c.

cents ans avant Ambroise. Non à la fin du IV^e où se manifeste déjà fortement l'antagonisme entre les Eglises grecques et latines, et c'est précisément cet antagonisme qui amena les Pères d'Aquilée à intervenir dans les affaires religieuses d'Orient.

Cette fin du IV^e siècle est précisément caractérisée par un développement considérable de l'épiscopat dans les régions de l'Italie du Nord et des Gaules. Il se crée quantité de sièges à partir de l'avènement de Gratien, en 375. Dans les Gaules, ce n'est que tard dans ce siècle si fécond que nous voyons se constituer, les uns contemporains, les autres même après Octodure, les évêchés de Tours, Auxerre, Orléans, Soissons, Tongres, Clermont, Troyes, Châlons, Langres, Nantes, Angers, Chartres, Toul, Verdun, Noyon, Senlis, Beauvais, Viviers, Grenoble, Orange, Embrun, Digne, Amiens, Strasbourg, Spire, Worms et quelques autres.

Dans le Piémont actuel, on ne trouve, au temps de Théodore, que le siège de Verceil, dont le grand Eusèbe fut le premier évêque en 350, et Tortone, créé en 363. Turin n'avait pas encore d'évêque, ni, naturellement, Côme, Novare, Ivree ou Aoste. Le siège de Tarentaise ne se fonde qu'au temps du pape Zozime, vers 420. Aucun évêque d'origine orientale ne se manifeste, dans le troisième quart du IV^e siècle, dans les Gaules ou la Haute-Italie, sur lesquelles rayonne l'influence directe et personnelle de saint Ambroise de Milan.

IV

Le rôle de l'évêque dans la cité

Ces considérations nécessaires n'apportent pas encore de lumière positive sur la personnalité de Théodore. Voyons de plus près. De Rivaz, dans ses *Eclaircissement sur le Martyre de la Légion Thébéenne* (Paris 1774), n'éclaircit guère la question en affirmant qu'il nous fut envoyé de Milan. A une date très fantaisiste d'ailleurs, puisqu'il attribue à l'évêque milanais Protas, mort en 344, l'envoi de ce pasteur. Il paraît indispensable à notre auteur de reporter la création du siège pennin avant la domination arienne sur l'Eglise de Milan au temps de l'évêque Auxence, de 355 à 374. Auxence, en effet, gouverna cette Eglise en imposant l'arianisme à la très vaste région qui constituait son ressort épiscopal. Du moins pendant qu'il fut favori de Constance II, arien fervent, et avant l'avènement de Valentinien le Grand.

Dans cette obscure question, il n'y a que deux hypothèses

soutenables, dont la plus plausible sera développée longuement ci-après. La métropole de Milan, au temps d'Ambroise, a créé des sièges épiscopaux dans un assez grand nombre de cités. *A priori* il n'est pas exclu que l'illustre évêque de Milan ait doté le siège pennin d'un clerc choisi dans son *presbyterium* de Milan, sorte de séminaire avant la lettre, encore que nous n'en sachions rien.

Evidemment, nous ne proposerons pas l'explication que nous allons donner, comme une certitude absolue, faute d'un texte positif, mais comme une induction des plus vraisemblables, tirée de l'histoire générale.

L'intronisation sur un siège épiscopal d'une personne étrangère à la cité devenait, en cette fin du IV^e siècle, de plus en plus rare et constituait souvent une affaire délicate. Lorsqu'Ambroise impose, en 396, le Milanais Honorat aux fidèles de Verceil qui ne pouvaient pas se mettre d'accord sur l'un de leurs clercs pour succéder à Limenius qui venait de mourir, il prend des précautions épistolaires afin de préparer ces têtes échauffées à recevoir un évêque dont la figure leur était nouvelle²². C'est que le peuple, soit la communauté chrétienne du lieu, avait alors part aux élections épiscopales et entendait se prononcer sur une personne connue.

Nous avons à cette époque quelques exemples de complications surgies du fait de doter une ville d'un évêque étranger, pris au dehors. Un mécontentement parfois fort vif se faisait jour dans le clergé local, même s'il s'agissait d'un évêque d'un grand renom. Grégoire de Nazianze, appelé sur le siège de Constantinople, bien qu'étranger, venu de Sasima, se retira peu après, devant la situation difficile qui lui était faite. L'histoire sérieuse nous apprend que saint Martin, étranger à Tours, s'attira l'animosité de son clergé dès qu'il fut élu, malgré lui, évêque de cette ville.

Ces petits conflits ont laissé des traces dans deux textes de l'époque, pour des Eglises d'Occident. Le pape Sirice (385-398) adresse de véritables reproches à une cité qui avait passé par dessus la pratique ordinaire et n'avait pas pris son évêque dans le clergé local : « Eh quoi ! écrit-il, n'aviez-vous pas de clerc capable, ni parmi vos diacres, ni parmi votre clergé, pour en faire votre évêque ? »²³

Quelques années plus tard, Célestin I^{er} (422-432) insiste pour qu'il ne soit pas fait appel à des clercs du dehors pour remplir

²² Migne, o. p., p. 1240. Cf. aussi R. Palanque, *Saint Ambroise et l'Empire romain*, pp. 317 et 555.

²³ ... *Ita nullus reperitur idoneus clericorum? Nec inter diaconos, nec inter alios clericos invenitur, qui sacerdotio dignus habeatur?* Voir note suivante.

une telle charge²⁴. On sait aussi que des clercs des provinces de la Viennoise et des Narbonnaises se plaignirent à leur tour de saint Honorat, évêque d'Arles. Ce fondateur de Lérins avait installé des évêques de son école sur quelques sièges de ces provinces, contre le gré des populations. Le clergé local, mécontent de se voir préférer des inconnus, souleva une petite tempête²⁵. On se rend du reste bien compte qu'il y avait urgence à régler ces délicates questions par une plus stricte hiérarchie, et les papes du V^e siècle (Zozime et surtout Léon le Grand) s'y emploieront.

Nous devons donc admettre qu'il n'était pas de pratique courante d'appeler des étrangers, insuffisamment connus, n'ayant pas fait leurs preuves sur place, et ne s'étant ainsi pas acquis les mérites — selon les propres termes du texte du pape Célestin — attendus par les fidèles qui avaient mission d'élire l'évêque.

Ce dernier était devenu un personnage considérable. Il faisait figure, en cette fin du siècle, on peut le dire, de vrai chef de la cité. Une de ses attributions sur lesquelles les fidèles comptaient également, c'était qu'il put leur être utile en cas de difficultés avec l'administration impériale. Car il joue ici un rôle de premier plan. Il se substitue peu à peu au flamme dans la qualité de *defensor* de la cité²⁶. Il devait être assez diplomate pour s'interposer avec tact entre le pouvoir tracassier de l'époque, et des administrés souvent malmenés. Jamais au cours de l'histoire, le fisc romain, pour ne citer que cet exemple, n'avait eu la main aussi lourde. Les contribuables renitents pouvaient être mis à la torture. Les conflits de ce côté étaient fréquents.

On peut dire que l'évêque était devenu alors une force modératrice dans la cité, et, nous ne craignons pas de le dire, pour les grands évêques en particulier, une puissance dans l'Etat. En 386, Ambroise refuse de livrer une de ses églises aux ariens de Milan, malgré un séquestre officiel et régulier. Valentinien II, irrité, fait marcher la troupe. L'évêque est assiégé pendant plusieurs jours. La puissance de l'empereur dut se borner à une simple démonstration, sans aucun résultat, par crainte d'une émeute, tant le pasteur était populaire.

En 390, ce même Ambroise, entouré des évêques du voisinage, parmi lesquels on rencontre Théodore d'Octodure, impose une pénitence publique à Théodose le Grand, après l'atroce massacre

²⁴ ... *Nec emeritis in suis ecclesiis peregrini et extranei, et qui ante ignorati sint, ad exclusionem eorum qui bene de suorum civium merentur testimonio, præponantur...* (Ces deux textes pontificaux sont cités d'après Babut, *Saint Martin de Tours*, p. 203).

²⁵ Cf. Babut, *Le Concile de Turin*, p. 141.

²⁶ Cf. Paul Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe*, Paris, 1905, t. III, p. 55.

de Thessalonique, où l'empereur avait abusé cruellement et pour une cause futile de son droit légal de punir. C'est là un fait considérable dans les annales ecclésiastiques et l'un des plus inouïs de l'histoire romaine.

Il est évident qu'un évêque étranger à la localité, peu au courant des conditions locales, ne remplissait pas tout le rôle, et avec fruit, qu'attendaient de lui ses ouailles, qui avaient d'ailleurs mission de l'élire.

Pour pouvoir être élu, il devait nécessairement avoir la confiance, l'estime et le respect de la communauté dont il prenait la direction. Il y eut des élections troublées parce que l'unanimité ne se faisait pas sur un candidat. Le cas de Verceil est bien connu. Il y en a d'autres. Les ministrables non plus ne surabondaient pas. Toutes les fois qu'un siège est à repourvoir dans son vaste dicastère, ou à créer, la question du candidat préoccupait Ambroise. Sa correspondance nous apprend qu'il était parfois fort affligé en pensant « à la difficulté de trouver un homme qui fût digne de cet éminent sacerdoce »²⁷. Ce n'est certes pas lui qui aurait fait appel à un Oriental, dont la formation doctrinale lui aurait été, *a priori*, suspecte.

Si donc l'intronisation sur le siège d'Octodure d'une sorte de missionnaire, naturellement envoyé de Milan et par saint Ambroise, est dans le domaine des possibilités, une telle explication ne nous satisfait que médiocrement. Elle est moins fondée que l'explication que nous allons soutenir. Elle cadre moins, ou ne cadre même pas du tout avec ce que nous savons de la propagande et des controverses religieuses de cette fin du IV^e siècle, qui fut en abondance le siècle des initiatives hétérodoxes. On connaît d'ailleurs, par les œuvres d'Ambroise, les noms de quelques évêques pris dans son entourage, comme Honorat pour Verceil en 396, peut-être aussi Sabïn pour le siège de Plaisance en 376, ou Philastre pour Brescia peu avant le concile d'Aquilée où cet évêque, écrivain apprécié à l'époque et auteur d'un traité sur les hérésies — il en décrit plus de cent-vingt —, signe au huitième rang. On sait aussi qu'Ambroise a pris sur place Chromatius pour succéder à Valérien d'Aquilée, mort en 388. Sans doute aussi Anemius pour Sirmium en 376.

Nous n'avons malheureusement pas de texte quant à l'intronisation de Théodore d'Octodure, mais il ne faut pas oublier que son élévation à l'épiscopat n'a pu être que l'aboutissement de ces deux ordres de faits : acclamation unanime des ouailles qu'il allait diriger, et approbation des évêques du voisinage. La route si fréquentée du *Summus Poeninus* orientait nécessairement toutes les relations d'Octodure vers Milan. Or, dans le plus proche

²⁷ J. R. Palanque, *o. c.*, p. 315.

voisinage d'Octodure, nous n'avons, l'année du concile d'Aquilée, que les évêchés de Verceil, Milan et Brescia. Ambroise signe au deuxième rang, Limenius de Verceil, nous l'avons dit, au troisième rang, Philastre de Brescia au huitième. On trouve encore dans le voisinage de Milan Bassianus, évêque de Lodi, au quatorzième rang, et Eventius, évêque de Pavie, au dix-huitième rang. L'intronisation de ces deux derniers est donc postérieure à celle de Théodore et n'entre pas en ligne de compte.

V

Missionnaire ou autochtone ?

Théodore d'Octodure n'était certainement pas un missionnaire envoyé du dehors, pour la raison bien simple que l'on ne connaît pas de corps de missionnaires organisés à l'époque où nous sommes, qui fut celle de l'individualisme épiscopal le plus marqué. Du moins les canons des conciles de cette deuxième moitié du siècle, qui nous fournissent des renseignements fort intéressants sur des questions de discipline, d'organisation interne des Eglises, même de gérance des biens des communautés, ne nous donnent aucune ordonnance concernant des missions ou des missionnaires²⁸.

Cela peut paraître surprenant. Les vingt-cinq canons d'Antioche de 341, les vingt-deux canons de Sardique de 343, les vingt canons de Gangres vers la même époque, les soixante canons de Laodicée de 380 sont absolument muets sur ce sujet. De même, les cent cinq canons en vigueur à la fin du IV^e siècle, connus sous le nom de *Statuta ecclesiae antiqua*, fruits des délibérations de nombreux conciles et codifiés par Césaire d'Arles. Si la législation ecclésiastique ne décrète absolument rien sur une question de cette importance, c'est qu'il n'y avait pas alors de corps de missionnaires organisé par l'autorité supérieure. En fait, les missionnaires, à cette époque précise, furent surtout ariens, et des propagandistes, d'ailleurs isolés, comme Ulfila, mort en 383, convertirent des Barbares à l'arianisme. Cette lacune, si l'on peut dire, s'explique.

²⁸ Pour ces conciles, voir Hefele et Leclercq, o. c., t. I.



S. Théodore ou Théodule

Buste en bois des environs de 1600
provenant du Valais
Musée National Suisse, Zurich

On remarquera le visage émacié du saint, accompagné de la cloche avec le diable.

Dès les temps de Valentinien, dans le troisième quart de ce siècle, toutes les régions de l'Empire étaient plus ou moins touchées, pénétrées par les idées chrétiennes. En tout cas les centres, si les campagnes, les parties proprement rurales de l'Empire demeuraient encore imperméables à ces idées. L'unité de doctrine, par contre, n'avait pas fait l'unanimité. La théologie dogmatique n'avait évidemment pas atteint la précision ultérieure. Il fallut près d'un siècle pour trouver les formules consubstantialistes, et l'on sait que saint Hilaire de Poitiers, mort en 367, a encore enrichi la langue théologique bien longtemps après Nicée. On se querelle tout le siècle, en Orient surtout, pour ou contre l'unité divine ; l'hérésie d'Arius avait soulevé de terribles remous, et le fracas de ces disputes et de ces interminables discussions de textes et de dogmes remplit cet extraordinaire IV^e siècle, si curieux, si captivant, si riche en personnalités religieuses remarquables.

Sait-on, en particulier, que l'arianisme avait recruté quantité d'évêques en Occident même, au concile d'Arles de 353, à celui de Béziers en 356, et jusqu'à 300 évêques au fameux concile arien de Milan de 355 ? On n'était pas d'accord. La doctrine manquait de rigidité et l'individualisme des missionnaires pouvait ne pas être sans risque pour l'orthodoxie. Sans doute, on consultait l'évêque de Rome, mais l'évêque de Rome était en conflit avec l'Empire au temps de Constance II (351-361). La Ville elle-même est délaissée depuis que les empereurs l'ont quittée pour s'établir plus près des frontières, sur le lieu du danger. Trèves, Milan, résidences impériales, jouent alors un rôle de premier plan.

La doctrine courait des périls par une interprétation individuelle, trop libre, sans sauvegarde. Voilà pourquoi les hérésies pullulent alors dans la chrétienté. Le IV^e siècle est le siècle des divisions. On n'a guère idée de l'ampleur des luttes théologiques de cette époque, opposant les orthodoxes, sur le point d'être débordés, aux innombrables sectes, fortes, pendant longtemps, de l'appui impérial. Il suffit de les énumérer au hasard sans vouloir toutes les cataloguer, pour montrer le péril extrême auquel le génie d'Athanase, de Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, saint Jérôme, saint Epiphane, saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Hilaire de Poitiers, un peu plus tard de saint Augustin, eut alors à faire face.

Nous y rencontrons, en effet, les sabelliens, les anoméens, les eusébiens, les marcionistes, les photiniens, les marcelliens, les eunomiens, les mélétiens, les joviniens, les ithaciens, les priscillianistes, les novatiens, les donatistes, les euthastiens, etc., sans compter la grande hérésie d'Arius, qui faillit submerger l'Eglise tout entière, et les semi-ariens, dont la nuance hétérodoxe était à peine discernable. Ces schismes tirent leur nom d'un évêque ou

d'un dignitaire religieux²⁹. Ce fut même si grave que vers 370, l'arianisme, qui dominait nettement en Orient, avait presque étouffé l'Eglise latine elle-même. « Le monde, écrit saint Jérôme, étonné d'être arien, poussa un gémissement. » Après la pénétration de l'arianisme dans les Gaules et la Haute-Italie, entre 350 et 370, Hefele, l'historien des Conciles, a pu écrire : « Humainement parlant, la foi de Nicée semblait perdue...³⁰ »

Il n'est guère vraisemblable que Théodore ait été un missionnaire, pour les raisons que nous avons développées. L'histoire de la vie d'Ambroise, dans l'obédience duquel gravitait Théodore, ne nous fournit qu'un seul exemple de l'envoi de clercs pour la conversion des païens. C'était vers la fin de sa vie, en 397. Les trois missionnaires partis sur son injonction pour évangéliser des infidèles dans la campagne aux alentours de Trente, furent assommés sur-le-champ par les paysans qui tenaient à leur fête païenne des *Ambarvalia*. Trente avait pourtant un évêque depuis quelques années, Abundantius, qui signe au septième rang à Aquilée. Malgré la présence du pasteur, la campagne était encore païenne, comme partout. On sait les noms de ces missionnaires³¹.

L'hypothèse de faire de notre premier évêque un Milanais s'avère donc précaire. Ni Milanais, ni, à plus forte raison, Oriental. Qui était-il donc ? Pourquoi chercher si loin, alors que la pratique quasi-générale de cette époque était de prendre l'évêque dans la cité même ? Un citoyen d'Octodure, un magistrat d'Octodure, simplement, comme nous allons le voir. Acquis, sans doute, à la foi nouvelle depuis quelques années déjà au moment où il apparaît dans l'histoire. Sans doute déjà catéchumène ou diacre avant de faire figure d'évêque. En tout cas apte, par ses mérites personnels et son influence sur ses compatriotes, à être porté à la première occasion à l'épiscopat. Celle-ci n'allait pas tarder. Elle ne date pas du temps où l'arien Auxence occupait le siège de Milan entre 355 et 374. Elle est dans l'ordre d'action d'Ambroise pour diffuser la foi de Nicée. Et c'est la lutte contre l'arianisme que mène Ambroise, dès sa reprise en main du siège de Milan, comme successeur d'Auxence, en 374.

Rien de plus logique. L'élection toute populaire de l'évêque à cette époque impliquait un choix local. Et nous connaissons très bien tout le processus d'une élection de ce genre par les écrivains du temps, par saint Augustin lui-même. Il nous a laissé la description de l'élection épiscopale intervenue le 26 septembre

²⁹ Cf. Villemain, *Tableau de l'Eloquence chrétienne au IV^e siècle*, Paris, 1849. Saint Epiphane (310-403), un des Pères de l'Eglise grecque, a laissé une histoire des hérésies de son temps, le *Panarion*. Il en décrit une cinquantaine.

³⁰ Hefele et Leclercq, o. c., t. I, p. 886.

³¹ Tous les auteurs de *Vies* de saint Ambroise confirment le fait.

426 dans une église d'Hippone. Saint Augustin y entre dans beaucoup de détails. Il nous dévoile le mode d'élection, et l'on croit entendre encore les longues acclamations de la foule des fidèles qui, après avoir choisi son pasteur, répète encore à vingt-cinq reprises, en chœur, sur un ton de mélodie, la formule rituelle : *il en est digne*.

Texte d'un exceptionnel intérêt, riche d'enseignement. En le commentant, Gaston Boissier pouvait écrire : « Il nous montre à quel point l'Eglise était un gouvernement libre et populaire, le seul qui subsistât encore... »³², depuis que le pouvoir absolu et l'autocratie de l'administration centrale avaient faussé le jeu des institutions municipales.

Nous savons donc qu'un évêque de cette époque était élu par les fidèles réunis en une sorte d'assemblée générale, *plebe præsente*. Clercs et ouailles devaient d'abord s'accorder sur le choix. Le nouvel élu s'imposait par le privilège de l'*universæ fraternitatis*³³, entendue au sens de l'accord parfait des fidèles et du clergé de la cité en cause. Les évêques du voisinage présidaient ou dirigeaient ces réunions et la consécration s'opérait dans la suite par l'imposition des mains³⁴. Il fallait déjà à cette époque trois évêques pour procéder à une ordination épiscopale, mais ce nombre pouvait être plus grand. A part le cas bien connu d'Anemius de Sirmium, consacré sur place, nous savons aussi que les consécérations opérées par Ambroise avaient lieu à Milan où les nouveaux pasteurs devaient se rendre pour recevoir l'investiture canonique.

Il était donc nécessaire d'avoir au préalable les suffrages du clergé local, des notables du lieu (*honorati*) et du peuple, en bref de toute la communauté chrétienne intéressée.

Celle-ci pouvait ainsi juger et se prononcer sur les mérites du futur pasteur, qui devait être bien connu et aimé de tous. Il devenait délicat d'introniser un nouveau venu, à moins de qualités exceptionnelles et éclatantes. Lorsque les fidèles étaient divisés sur le choix, les élections devenaient tumultueuses. L'histoire de cette époque en fournit quelques exemples et la législation disciplinaire s'efforça d'y remédier déjà au IV^e siècle. Cette participation des fidèles à l'élection des évêques se maintint en Occident jusqu'au IX^e siècle, alors qu'en Orient, où les passions étaient beaucoup plus vives, elle fut interdite de bonne heure.

³² Gaston Boissier, *La Fin du Paganisme*, t. II, p. 455.

³³ Hefele et Leclercq, *o. p.*, t. I, p. 546.

³⁴ Paul Monceaux, *o. c.*, t. III, pp. 84-85.

DEUXIEME PARTIE

Evêque et magistrat

I

Les élections épiscopales

Chaque chef-lieu de province, même de demi-province comme ce fut le cas pour Octodure, semble bien avoir eu, vers la fin du IV^e siècle, un évêque à la tête de la communauté chrétienne du lieu, tout comme il a sa curie, son flamine, son gouverneur impérial. Ce n'est qu'en 382 qu'une loi de Gratien supprime le traitement du flamine, jusqu'alors payé par le Trésor. C'était aussi une magistrature qui faisait partie de la vie de la cité. Païens et adeptes du culte nouveau ont dû vivre pacifiquement côte à côte, dans la vallée pennine, au temps de Théodore. La liberté des cultes avait ses garanties légales, du moins du vivant de Valentinien le Grand (364-375), et, certes, il n'y faisait pas bon déroger. C'était un homme à poigne qui ne badinait pas avec les violations des édits qu'il avait promulgués. En prenant le pouvoir en 364, il commença par proclamer la liberté des croyances religieuses et le libre exercice de tous les cultes dans l'Empire. La paix religieuse régna pendant près de vingt ans. Païens et chrétiens de diverses observances siégeaient ensemble dans les conseils de l'empereur et dans les curies municipales. Flamines et évêques étaient à leurs postes respectifs. Ce n'est que sous Théodose (379-395) et même vers la fin de son règne que des mesures législatives sévères sont prises contre le vieux culte de l'Empire et contre les hérésies, surtout l'arianisme.

Lorsque l'on poursuit des recherches sur l'épiscopat de cette fin du IV^e siècle, il faut le faire, non avec les idées d'aujourd'hui, mais en nous introduisant dans les mœurs et habitudes de l'époque. Pour le choix des évêques et la manière de les élire, la

pratique était bien différente de celle de nos jours. Un homme non prévenu pourrait la trouver singulière.

Ainsi on verra Ambroise sortir préfet de son palais de Milan et y rentrer le même jour avec le titre d'évêque. Au cours de la lutte entre catholiques et ariens pour donner un successeur à Auxence sur le siège de Milan, en fin novembre 374, il y avait tumulte, les deux partis étant fort excités. Chacun voulait un prélat de son choix. En sa qualité de consulaire, Ambroise paraît dans la basilique occupée par les deux clans, pour veiller au maintien de l'ordre. Et c'est lui qu'on acclame évêque, comme le plus digne. De gouverneur civil des provinces de la Haute-Italie, il est porté à l'épiscopat par l'enthousiasme unanime des catholiques et des schismatiques.

Le cas est typique. Il est loin d'être unique. Ambroise n'était ni baptisé, ni même catéchumène. On comprend son hésitation à accepter une telle charge. Mais en vain il essaya de se dérober, de fuir. Il dut se soumettre, d'autant plus que Valentinien I^{er}, apprenant ce choix, en fut fort satisfait. « Il expédia l'ordre de procéder en toute hâte à l'institution du nouvel évêque »³⁵, lequel eut toutes les peines à placer deux réserves essentielles, c'est-à-dire « être baptisé par un évêque dont l'orthodoxie ne fût pas suspecte » — il n'en courait pas les rues et ceci confirme bien le pullulement des sectes et l'indépendance des ministres —, et laisser écouler quelque délai, suivant les règles ecclésiastiques, entre le baptême et l'ordination.

L'impatience du peuple et la personnalité de l'élu firent que ce délai fut réduit à huit jours, au terme desquels — c'était le 7 décembre — Ambroise montait dans la chaire de Milan, après avoir été baptisé, ordonné prêtre et sacré évêque. On connaît bien d'autres exemples. Il faut se garder de juger ce lointain passé en homme du XX^e siècle ou en catholique du XX^e siècle. On a vu Nectaire, un laïc vénérable, préteur de sa profession, c'est-à-dire grand-juge à Constantinople, appelé à présider le concile œcuménique tenu en cette capitale en 381. En même temps, il devenait chef de cette grande Eglise. Tout comme pour Ambroise, « il fallut coup sur coup baptiser, ordonner et consacrer »³⁶ ce nouveau patriarche qui succédait à Grégoire de Nazianze. On a ordonné avec non moins de précipitation Basile de Césarée, le philosophe Synesius, etc.

Il y eut des choix excellents. D'autres qui furent moins heureux, en ce sens que des titulaires de chaires ont penché vers les hérésies si nombreuses à l'époque, comme Eusèbe de Césarée.

³⁵ A. de Broglie, *L'Eglise et l'Empire romain*, t. VI, p. 259.

³⁶ *Ibidem*, t. VI, p. 477. Voir aussi Baunard, *Vie de saint Ambroise*, Paris, 1871, pp. 41 sq.

On connaît le très grand rôle joué alors, au cours d'un épiscopat de vingt-trois ans, par le célèbre évêque de Milan, conseiller écouté de deux empereurs, Gratien, puis Théodose le Grand. Si l'épiscopat est aussi une administration, comme le dit si magnifiquement Bossuet, Ambroise y était admirablement préparé et a marqué toute son époque. Nous nous plaisons à citer un laïque qui n'est pas suspect de flatterie, Gaston Boissier, parlant d'Ambroise : « ... Il ne sortait pas d'un cloître où d'ordinaire on fait mal l'apprentissage de la vie ; il connaissait les affaires pour les avoir pratiquées. Il était de cette race des grands administrateurs de l'empire, esprits graves et sages, nourris des maximes du droit ancien, respectueux de l'autorité, dévoués au maintien de l'ordre. Il porta dans le gouvernement de l'Eglise cette netteté de vue, cette décision, ce sens de la réalité et de la vie qu'il avait pris dans l'administration des provinces... »³⁷ Et il sut choisir des évêques dignes de leur haute mission, comme en témoigne sa correspondance³⁸, et dignes de la grande Eglise de Milan qui rayonnait alors sur toutes les provinces voisines.

Bien sûr que ce mode d'élection précipitée n'allait pas sans risque, risque de voir un candidat de foi peu sûre élevé parfois à l'épiscopat. Et c'est pour prévenir des erreurs de ce genre que des prescriptions disciplinaires avaient déjà été édictées à l'époque où nous sommes. Elles furent confirmées dans différents conciles de ce siècle. Ainsi le canon 10 de Sardique de 343 donne des indications d'un grand intérêt sur la procédure à suivre pour le choix d'un évêque, pour créer un évêché dans une localité qui en est encore dépourvue, et nous n'avons aucune raison de ne pas nous y tenir. Voici ce texte, exactement transcrit :

« Lorsque un homme riche (c'est-à-dire jouissant de la considération publique), ou un juriste du forum, est demandé pour évêque, il doit remplir au préalable les fonctions de lecteur, de diacre et de prêtre, et franchir les degrés de l'épiscopat en prouvant qu'il en est digne. Il lui faut rester assez longtemps dans chacun de ces degrés, pour qu'on puisse être fixé sur sa foi, sur ses mœurs, sur son caractère et sur son talent, et pour qu'il soit honoré de la plus haute dignité, après avoir été jugé digne du sacerdoce. Car il n'est ni convenable, ni prudent, ni de bonne administration, de procéder d'une manière hardie et légère, et d'installer trop facilement un évêque, un prêtre, un diacre... Une épreuve durable fera connaître les habitudes et les mœurs de chacun... »³⁹

³⁷ Gaston Boissier, *o. c.*, t. II, p. 325.

³⁸ On a une lettre de saint Ambroise sur les devoirs des fidèles et des pasteurs, soit les évêques du IV^e siècle. Elle ne comporte pas moins de 1400 lignes. Voir dans Migne, *o. c.*, pp. 1239 sq. ; c'est l'*Epist. LXIII*.

³⁹ Hefele et Leclercq, *o. c.*, t. I, p. 791.

C'est la sagesse même. On n'avait pas tous les jours un Ambroise, un Grégoire de Nysse ou un Grégoire de Nazianze à porter à l'épiscopat. Il faut bien admettre que parmi les innombrables *sacerdotes* — *sacerdos*, dans la langue du temps, est synonyme d'*episcopus* —, les innombrables évêques orientaux et occidentaux, le plus grand nombre ne joue qu'un rôle modeste et effacé. Le grand concile d'Illyrie de 375 souligne à nouveau l'importance de la décision de Sardique en la confirmant. « Ce concile exposa les principes à suivre dans le choix des évêques, des prêtres et des diacres, recommandant de les prendre parmi les membres du clergé ou parmi les magistrats occupant une position supérieure et connus pour leur probité... »⁴⁰. Dans la cité en cause, évidemment, car tel est l'esprit et même la lettre de cette disposition disciplinaire.

Encore une autre disposition circonspecte, juste à l'époque où nous sommes, au sujet du recrutement du corps épiscopal. Au concile de Laodicée de 380, les Pères insistent sur un point capital, qui peut nous sembler surprenant ou pour le moins inutile. Au canon 12, ils prescrivent que le gouvernement des Eglises ne pourra être confié aux évêques... « qu'après toutefois que l'on se sera suffisamment convaincu de leur orthodoxie... »⁴¹. Survivance de ce lointain passé, l'ordinand interroge encore actuellement, à titre symbolique, le nouvel évêque sur l'intégrité de sa foi, avant de le sacrer. Mais au IV^e siècle, la précaution n'était pas superflue, vu la diversité des courants et les divisions qui pouvaient mettre en péril l'unité de la doctrine. Beaucoup d'évêques s'aventuraient dans des spéculations personnelles et téméraires.

On voit maintenant où tend la logique des faits. Il n'y a pas à faire venir le premier évêque de Suisse d'une quelconque ville d'Orient dont il n'est pas originaire et où il n'a jamais été, ni comme exilé au temps de l'arianisme milanais, ni dans d'autres circonstances. Une affirmation de ce genre n'est pas autorisée, et nous avons, au contraire, le droit de présumer, histoire en main, que Théodore était d'Octodure même, peut-être un ancien magistrat civil de la vieille cité. Nous lui concéderons volontiers que, avant d'être élevé à l'épiscopat, il fut un temps diacre et prêtre, et qu'en ce rôle plus effacé, il n'a pas été touché par les persécutions qui ont précédé l'avènement d'Ambroise sur le siège de Milan, au temps de l'évêque arien Auxence, favori de Constance II.

⁴⁰ *Ibidem*, t. I, p. 982.

⁴¹ *Ibidem*, t. I, p. 1005.

L'évêque : arbitre et juge

Une chose en tout cas est certaine. On sait par un assez grand nombre de cas, et cela est conforme à la logique et correspond à l'orientation intellectuelle du temps, que le sacerdoce chrétien s'est recruté surtout chez les détenteurs de dignités et de charges locales ⁴². La curie a fourni bien des cadres pour la religion nouvelle. Les décurions municipaux, agents et aussi victimes de la dure inquisition fiscale de cette époque, responsables sur leurs propres biens de l'acquittement intégral de l'impôt dans leurs secteurs, se réfugient alors en nombre dans le sacerdoce, qui leur permet d'échapper à leurs ruineuses fonctions. Tout ce qui reste de vie municipale est attiré vers cette nouvelle force ecclésiastique, qui bénéficie à partir de Gratien, — plus spécialement à partir de 379, lorsqu'il fit de Milan sa résidence habituelle et qu'Ambroise devint son conseiller, — de la faveur impériale, qui s'impose et offre de grandes perspectives.

En peu d'années, l'évêque devint une puissance, nous l'avons dit. Une telle force amènera plus tard des abus et opposera l'Eglise et l'Etat, mais à l'époque qui nous occupe, on a pu écrire avec beaucoup de justesse que la puissance et la liberté des évêques étaient devenues « le boulevard de la liberté publique et du droit » ⁴³, contre le règne de l'absolutisme et de l'arbitraire. Théodore fut précisément mêlé à un fait de ce genre. Dans l'entourage d'Ambroise, à ce synode milanais de 390, il a vu, agenouillé sur le pavé d'une petite église de Milan, pleurant sa faute après le massacre de Thessalonique, humilié par les réprimandes que les évêques lui font, l'empereur Théodose le Grand, maître absolu des cent millions d'habitants que pouvait comprendre alors l'Empire. C'est le premier exemple d'un frein moral mis à la puissance, jusqu'alors sans limite et indiscutée, du maître du monde. Le geste de ces évêques n'est pas sans grandeur.

On connaît assez bien le rôle civil joué par un évêque de cette fin du IV^e siècle et du début du V^e. Un point sur lequel il convient d'insister, c'est sur son rôle dans la cité, en tant que magistrat d'un ordre, on peut le dire, particulier, et dont on ne

⁴² A. de Broglie, *L'Eglise et l'Empire romain*.

⁴³ H. van Campenhausen, *o. c.*, p. 271.

trouve pas trace auparavant et pour cause. Jusqu'à Constantin, les chrétiens étaient soumis à un régime d'exception. Les édits de tolérance de 311 et 313 amenèrent la fin des persécutions. Mais le rôle de l'évêque ne grandit réellement que plus tard, par des appels que lui fait le pouvoir civil. Vers l'époque où nous sommes, on constate une fonction nouvelle, généralisée dans l'empire, celle de l'évêque juge dans la cité.

Le besoin inné de justice ajoute, en effet, cette charge nouvelle à la vaste administration impériale, celle de l'évêque juge de paix et jurisconsulte⁴⁴. Le préteur, ce délégué impérial qui gouverne et administre la justice dans les provinces, voit son influence baisser à mesure que grandit le prestige de l'évêque. La juridiction pacifique, l'action conciliatrice de ce dernier se manifeste publiquement et ne tarde pas à se faire remarquer, en opposition avec la juridiction du magistrat romain encadré de licteurs et sévère comme la loi. Le fonctionnaire est en général envoyé de loin et pour un temps limité. Les justiciables ont moins confiance en lui qu'en l'évêque qu'ils connaissent bien et qui est à demeure. Il a d'ailleurs une part dans l'administration de la cité dont il devient le *defensor*. Bientôt le peuple ne voudra plus que du tribunal de l'évêque. Que dis-je ? L'audience épiscopale est déjà, au moment où nous sommes, une institution d'Etat. C'est au tribunal de l'évêque que recourent de préférence les plaideurs. Les écrits de saint Augustin et de saint Ambroise nous renseignent explicitement à ce sujet.

Après son élévation à l'épiscopat, l'évêque de Milan intervient encore un grand nombre de fois dans les causes civiles les plus diverses, mettant au service des justiciables son expérience du barreau et l'intégrité de l'ancien magistrat. L'évêque se double d'un juriste. Quel rôle n'ont pas dû jouer, un peu plus tard, tous ces prélats qui forment des cadres nouveaux, dans la reconstruction de l'ordre social et de la vie publique, après le raz-de-marée des Barbares, qui semble n'avoir que peu touché l'organisation ecclésiastique ?

A la fin du IV^e siècle, l'autorité impériale sanctionne d'ailleurs cette juridiction épiscopale civile et même pénale. Divers édits, tout en conservant « à la juridiction de l'évêque son caractère d'arbitrage volontaire, donne à la sentence un effet légal obligatoire pour les parties qui s'y sont soumises »⁴⁵. On alla même beaucoup plus loin. Une disposition du Code Théodosien conféra aux plaideurs « le droit de porter leurs litiges devant

⁴⁴ Pour tout ceci, voir surtout A. de Broglie, *L'Eglise et l'Empire romain*, t. VI, que nous suivons de près.

⁴⁵ A. de Broglie, *o. c.*, t. II, pp. 460 et 461. On trouve déjà en 333 une loi autorisant la juridiction épiscopale.



S. Théodore ou Théodule

Peinture du XVII^e siècle

Musée de Dijon

Le saint est toujours accompagné de ses attributs traditionnels : la crosse, symbole du pouvoir spirituel ; l'épée, symbole du pouvoir temporel ; la

attaque du diable, empruntée à la légende.

l'évêque, même dans le cas où le juge civil avait déjà entamé l'examen de l'affaire » ⁴⁶.

Donc, à plus forte raison, devait-on rechercher d'anciens magistrats pour la nouvelle magistrature ecclésiastique, et les conciles de Sardique et d'Illyrie, en recommandant ce choix, savaient ce qu'ils voulaient. Magistrat avant, l'évêque reste magistrat après, car nous sommes à la veille de l'effondrement des magistratures impériales. En certaines régions menacées par les Barbares, cet effondrement est déjà commencé. Et ce qui fait alors la force inébranlable de l'épiscopat, avec lequel les nouveaux maîtres devront composer, c'est que, dans bien des cas que nous connaissons, l'évêque est du pays : c'est un enfant de la cité que son instruction et sa droiture ont fait distinguer de ses concitoyens, dont il devient le porte-parole et le défenseur.

Ce rôle, d'ailleurs, ne fera que grandir. La culture latine dont bénéficiaient tous ces prélats en imposait aux Barbares et si nos régions s'incorporèrent peu à peu et sans beaucoup de trouble au régime politique et social nouveau, l'évêque reste incontestablement l'agent actif de cette évolution. « C'est grâce à lui, écrit Camille Jullian, que la vie municipale réussira à garder toute sa force. En vain la royauté barbare... essaiera de diminuer cette force en l'attaquant d'en haut, par l'envoi d'un comte de la cité ; la cité résistera en vivant d'elle-même... autour de son évêque... » ⁴⁷ » Théodore a été le premier juge ecclésiastique du Valais, en vertu de dispositions formelles du Code Théodosien qui permettaient aux justiciables, quels qu'ils fussent, de porter leurs causes à l'audience épiscopale, déjà en cette fin du IV^e siècle. Ses successeurs, plus tard, auront tout. Ils seront comtes et préfets du Valais avec droit de glaive. L'administration de la justice leur sera ôtée en 1446, par suite de conceptions nouvelles dans la forme de l'Etat, mais l'héritage de Théodore, ce rôle de juge conféré à l'évêque par les institutions romaines, a marqué le Valais pendant un millénaire.

⁴⁶ P. de Labriolle, *Saint Ambroise*, Paris, 1908, p. 13. La date exacte de cette loi du Code Théodosien, I, 27, 1, n'est pas précisée. Elle est de la fin du IV^e siècle.

⁴⁷ Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. VIII, p. 304.

Théodore et la communauté chrétienne d'Octodure

Nous ne savons pas grand-chose de l'activité ou de la vie intérieure de la communauté chrétienne d'Octodure au temps de notre premier évêque. Le développement matériel de la communauté a dû être lent, mais à cette époque, on peut présumer que les dons et legs commencent à affluer, comme ils affluaient ailleurs. Tout ce que l'on sait, c'est que des dispositions législatives sont prises en 390 par l'empereur Théodose pour freiner ces apports substantiels aux églises⁴⁸. Comme partout, le groupe avait une caisse alimentée par des cotisations ou offrandes. La *domus ecclesiæ*⁴⁹ d'Octodure, soit la maison où officiait Théodore, où se réunissaient les fidèles, abritait nécessairement des annexes comme on les rencontre alors partout, des locaux pour les réserves habituelles de froment, d'huile, de provisions diverses, de vêtements pour les besoins des pauvres de la localité. Les agapes y devaient être en usage, comme partout.

Cette maison épiscopale sur une route fréquentée fut aussi sans doute le premier refuge pour les pèlerins dont le nombre devait déjà être considérable à l'époque. Les évêques exerçaient l'hospitalité. La maison de l'Eglise devenait « l'auberge du Christ », accueillant pèlerins et indigents, comme le prouvent bien des textes contemporains⁵⁰. On reste dans la plus stricte vraisemblance historique en affirmant que la demeure de Théodore dut servir aussi de *xenodochium*, d'asile pour les voyageurs qui avaient besoin de secours et d'assistance. D'autant plus que Théodore, nous l'avons vu, est de l'obédience, de l'école de saint Ambroise (un de ses suffragants si l'on peut dire), ce saint Ambroise auquel le thème de l'hospitalité épiscopale était familier : dans ses lettres, en effet, il insiste sur ce point, dont il fait l'une des premières obligations de l'évêque.

Au temps de Théodore, l'évêque avait encore seul le pouvoir de baptiser, de prêcher, d'administrer les sacrements, de célébrer l'office liturgique. Le développement rapide du christianisme vers la fin du siècle amena l'autorité ecclésiastique à assouplir ces

⁴⁸ Loi promulguée à Milan le 21 juin 390 (Cod. Theod., XVI, 2, 27).

⁴⁹ L'expression *domus ecclesiæ* est encore en vigueur au temps de l'évêque Agricola en 565. Gremaud, t. I, p. 10.

⁵⁰ Denys Gorce, *Les Voyages, l'Hospitalité et le port des lettres dans le monde chrétien des IV^e et V^e siècles*, Paris, 1925.

règles. Les prêtres ne pouvaient intervenir qu'en cas d'absence de l'évêque et sur délégation en forme. Ces délégations de pouvoirs devaient être assez fréquentes, vu la fréquence des conciles et synodes en ce siècle, qui pouvaient retenir l'évêque loin de son siège pendant assez longtemps. On rapporte qu'Augustin fut le premier prêtre africain autorisé à prêcher dans une église avant qu'il fut évêque, et la faveur fit du bruit à l'époque ⁵¹.

Il ne faudrait pas croire, par exemple, que Théodore ait eu la faculté de détruire les oratoires et autres édifices du culte païen à Octodure ou dans les régions environnantes. Ce n'est que sous Valentinien III, vers 435, que sont promulgués les premiers édits permettant de démolir ou de confisquer les édifices du culte païen, généralement déjà abandonnés ou désaffectés. Maintes fois on les transforma en églises, après les purifications rituelles. Saint Martin de Tours paraît avoir été le seul évêque du IV^e siècle qui ait procédé à quelques démolitions d'oratoires païens dans la campagne tourangelles, pour autant que l'on puisse se fier sur ce point au récit farci de merveilleux de Sulpice-Sévère ⁵².

On a du reste un cas bien connu, celui de Callinicum, en 386, qui aboutit à une plainte devant l'empereur. Des exaltés avaient mis le feu à un temple. L'affaire vint devant le consistoire impérial qui envisagea la réparation du dommage. Les temples de tous les cultes, comme tous les biens, avaient encore la protection des lois.

Chose qui peut nous sembler curieuse parce que nous n'y sommes pas familiarisés, mais elle est certaine : les diocèses sont apparus en premier lieu, avant les paroisses. Le terme est pris à l'administration civile. Lorsque l'on affirme, ce qui paraît exact, que trois cents évêques participèrent au concile de Milan de 355 ⁵³, qui condamna Athanase et exila Eusèbe de Verceil ainsi que deux autres prélats, il est clair que ces évêques qui firent alors profession d'arianisme sous la pression de Constance II, pouvaient représenter tout au plus trois cents paroisses au sens actuel. Les grandes cités, comme Milan, avaient une hiérarchie, sans doute un clergé constitué, mais l'on ne connaît pas encore de communautés chrétiennes organisées, en dehors des villes. Dans les environs de Tours, saint Martin, un autre contemporain de Théodore, avait réussi avec beaucoup de peine à créer quelques petites paroisses rurales. Ce sont les seuls exemples connus en Occident au IV^e siècle ⁵⁴.

⁵¹ Paul Monceaux, *o. c.*, t. III, p. 84.

⁵² Babut, *Saint Martin de Tours*.

⁵³ Il paraît avoir groupé *tous* les évêques d'Occident et quelques évêques d'Orient. Cf. Fliche et Martin, *Histoire de l'Eglise*, t. III, p. 143.

⁵⁴ Imbart de la Tour, *Les origines religieuses de la France. Les paroisses rurales du IV^e au XI^e siècle*, Paris, 1900.

Il n'y avait évidemment pas de paroisses rurales en dehors d'Octodure, mais il y avait certainement des noyaux de fidèles à Agaune et à Sion. La juridiction de Théodore s'étendait théoriquement sur toute la province des *Alpes Graies et Pennines*, car les circonscriptions ecclésiastiques se sont moulées sur les circonscriptions civiles de l'Empire. Notre circonscription débordait les limites du Valais actuel pour s'étendre jusque vers Moudon ; elle comprenait aussi la Tarentaise, mais il n'est pas prouvé qu'il y ait eu alors des communautés chrétiennes en dehors du Valais.

IV

Les « Synodales » d'Aquilée

Nous avons dit au début que les Pères d'Aquilée sont intervenus dans les affaires religieuses d'Orient et c'est sur cet incident que nous terminerons.

A part l'interrogatoire des évêques Pallade et Secondien, avec les demandes et réponses, les jugements motivés de chacun des Pères, — et nous soulignons ici que la déposition ou *sententia* de Théodore d'Octodure est digne de remarque, plus pertinente que la plupart des autres interventions, — il nous reste quatre écrits sur les délibérations et décisions de ce concile qui dura vraisemblablement plusieurs mois. Ce sont les synodales.

La première est adressée collectivement aux évêques de la Viennoise et des Narbonnaises première et seconde. Elle n'a pas grand intérêt, sinon qu'elle prouve qu'il n'y avait pas alors de primat dans les Gaules, car elle n'en fait aucune mention. Autrement importantes sont les trois autres, adressées aux empereurs Gratien, de résidence à Milan, Valentinien II, à Sirmium, et Théodose le Grand, à Constantinople. Gratien et Théodose sont catholiques. Valentinien II, un enfant de quatre ans, était sous la tutelle de sa mère, l'impératrice Justine, veuve de Valentinien I^{er}, qui était une arienne fervente. La cour de Sirmium est aussi arienne⁵⁵.

⁵⁵ Jacques Zeiller, *Les Origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris, 1918 (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, vol. 112).

Ces trois synodales sont connues sous le nom de *Benedictus* (Epist. X), *Provisum* (Epist. XI) et *Quamlibet* (Epist. XII), du premier mot du texte ⁵⁶. Elles sont d'une grande importance, la première surtout, où l'on trouve les éléments principaux des théories ambrosiennes sur les relations de l'Eglise et de l'Etat. Tout ceci est évidemment trop long pour être développé ici. Ambroise est bien l'auteur de la distinction formelle et positive entre les deux pouvoirs, le pouvoir civil et le pouvoir religieux, la *res publica* d'une part, la *religio*, d'autre part. Et c'est à Aquilée, avec les Pères de son obédience, que s'ébauchent les premières discussions sur ce thème. « On se plaît, écrit Pierre Batiffol, à rattacher toute la doctrine du moyen âge sur les relations de l'Eglise et de l'Etat à la fameuse lettre du pape Gélase à l'empereur Anastase (un siècle après Aquilée), mais il ne faut pas oublier qu'Ambroise est le premier à avoir abordé ce sujet et posé les principes que Gélase ne fera que lui emprunter. ⁵⁷ »

Les Actes d'Aquilée comprennent encore deux autres documents connus sous le nom de postsynodales, les écrits *Sanctum* (Epist. XIII) et *Fidei* (Epist. XIV), qui sont une conséquence des dernières délibérations d'Aquilée et furent rédigés un peu plus tard, vraisemblablement à Milan, sur le chemin du retour des évêques qui accompagnaient Ambroise. La suscription en est un peu différente ; elle est adressée au seul empereur Théodose, mais ces deux lettres traitent des questions soulevées à Aquilée même par l'arrivée, au dernier moment, d'un nouveau personnage, venu d'Orient, Maxime, qui s'annonça comme évêque de Constantinople alors qu'il n'avait aucun titre valable à cette dignité.

Il y plaida *pro domo*. Ambroise se laissa circonvenir, et les Pères d'Aquilée avec lui, ce qui les entraîna dans une intervention très risquée, en faveur de Maxime et de Paulin d'Antioche. Les choses ont dû se passer ainsi, d'après Mgr Duchesne. « Peu après l'envoi, écrit-il, de la synodale *Quamlibet*, le lamentable Maxime arrivait à Aquilée, où le concile était encore réuni ; il parvenait à s'insinuer dans les bonnes grâces d'Ambroise, lui exhibait des lettres de Pierre d'Alexandrie, et lui exposait à sa façon l'histoire de son ordination. L'évêque de Milan ne prit pas le temps de se renseigner à Rome : il crut ce qu'on lui rapportait, et de nouvelles lettres (*Sanctum* et *Fidei*) des évêques d'Italie (soit ceux de l'obédience d'Ambroise, parmi lesquels Théodore) portèrent à Constantinople une protestation en faveur de cet étrange client, dont les droits, aux yeux d'Ambroise, primaient ceux de Grégoire de Nazianze. » ⁵⁸

⁵⁶ Dans Migne, I. c.

⁵⁷ Pierre Batiffol, *Le Catholicisme des Origines à saint Léon*, t. IV, *Le siège apostolique (359-451)*, Paris, 1924, p. 79.

⁵⁸ Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, t. II, p. 442.

Le concile d'Aquilée commit une double erreur en soutenant Paulin et Maxime, et la seconde singulièrement grave, qui opposait un aventurier à l'un des purs génies de l'Eglise grecque. Ceci n'a pas manqué d'embarrasser bien des historiens, qui connaissaient quel habile homme d'Etat et quel grand homme d'Eglise fut pourtant Ambroise. Il n'y a pas d'autre explication qu'une ignorance totale et complète de ce qui se passait, depuis quelque temps, de l'autre côté du rideau, dans ces Eglises grecques qui ne voulaient pas des Occidentaux, pas plus d'Ambroise que de Damase, pour arbitrer leurs différends, leurs querelles de personnes et leurs divisions dogmatiques. Certes, l'intention des Pères d'Aquilée était pure, et c'est dans l'intérêt de l'Eglise universelle qu'ils pensaient agir. Ils étaient simplement mal informés. Aussi bien Ambroise que tous les évêques de sa communauté. Aucun n'avait la moindre idée des redoutables conflits qui divisaient le clergé oriental, Théodore d'Octodure comme ses trente-trois collègues. Si nous insistons sur ces faits, c'est uniquement pour verser au dossier des pièces établissant que notre premier évêque ne pouvait qu'être d'origine occidentale, et l'hypothèse plusieurs fois exprimée de voir en lui un évêque originaire d'Orient s'avère extrêmement fragile, pour ne pas dire invraisemblable.

Lucien LATHION